

LE VIEUX TREMBLE

*Sur le bord du chemin qui longe le rivage,
Dans l'onde qui scintille, il mire son feuillage ;
De l'aube matinale il a les premiers feux,
Et des passants rieurs porte l'écho joyeux.*

*Quand du printemps tardif la grive revenue
S'élance de son faite et vole dans la nue ;
Sous ses rameaux tremblants je vais lire ou songer
Aux accents de l'oiseau dans son refrain léger.*

*Près de son tronc rugeux, quand la brise murmure,
Je contemple à loisir la brillante nature
Que Dieu voulut si belle autour du tremble vert,
Et j'aspire l'air pur du grand fleuve désert.*

*Lorsque l'astre du jour retire sa lumière,
Quand l'ange du soir annonce la prière ;
Au pied du tremble antique il fait bon d'écouter,
Car les anges du ciel viennent souvent chanter.*

*J'ai vu passer ici des fronts aux traits moroses ;
Souvent aussi j'ai vu sous des ombrelles roses
De charmantes beautés qui rêvaient au bonheur,
Rêve qu'elle cachaient sous un souris moqueur.*

*Oh ! sublimes instants de ces heures charmées,
Que ne remplissez-vous le cours de mes années ?
Supplétez au bonheur en revenant toujours
Mêler à mes ennuis, le parfum des amours.*

*Si plus tard, je perdais le toit cher qui m'abrite,
Je reviendrais ici, pour établir mon gîte :
Alors n'espérant plus du terrestre avenir,
Mon nom sur cette écorce aurait son souvenir.*

*Quand de ma vie enfin la coupe suspendue
Aura de mon séjour mesuré l'étendue :
Si nul ami ne vient pour réclamer mes os,
Que le vieil arbre encore ombrage mon repos.*

LOUIS-JOS. DOUCET.

Lanoraie, 1898.

DOUX AVEUX !

—Viens-tu faire une promenade dans les bois, mignonne ? disait Léo à sa fiancée un beau jour de mai.

—Volontiers, exclama Blanche, toute charmée d'une telle demande.

Et, joignant l'action à la parole, les deux amoureux se tenant par la main cheminèrent lentement par l'étroit sentier qui conduisait au bocage voisin.

Le jour tombait, et à cette heure, rien n'était plus propre à prédisposer à l'amour, à la rêverie.

L'air frais et pur, apportant par intervalle les vagues parfums des prairies en fleurs, un ciel clair et serein, coupé toutefois par quelques lambeaux de nuages empourprés, l'immense horizon découvert où l'œil se perd dans un rêve infini ; les dernières harmonies du bocage mêlées au faible bruissement de la cime des arbres caressés mollement par la brise du soir, tout enfin semblait convier les heureux jeunes gens à venir épancher leur cœur au grand spectacle de la nature prête à s'endormir.

Après une courte marche, ils s'arrêtèrent et s'assirent sur un verdoyant talus taillé en trône naturel, et au-dessus duquel les arbres se pliaient en arcades, formant de leurs branches entrelacées comme une couronne suspendue sur leur tête.

Ils restèrent là quelques instants, muets, immobiles, plongés dans la rêverie, craignant de troubler le silence qui les environnait.

Leur cœur battait d'un même sentiment, leur amour était le même, mais aucun d'eux n'osait prendre la parole et briser par là le charme qu'ils éprouvaient à se comprendre sans se parler. De temps en temps, Blanche lançait un regard furtif au jeune homme comme pour lui demander raison de son silence, et chaque fois, une larme perlait au coin de sa paupière.

Une fois Léo, rencontrant le regard humide de la jeune fille, voulut savoir ce qui la rendait triste.

—Qu'as-tu donc, mignonne ? lui dit-il d'un ton qui disait combien il était peiné de la voir accablée sous quelque chagrin.

—Je n'ai rien, Léo, si ce n'est que je ne savais moi-

même ce qui te rendait mélancolique et rêveur ; car il me ferait tant de peine de te voir souffrir !...

—Je craignais même t'avoir contrarié, voilà la cause des larmes que tu as surprises dans mon regard.

—Je te porte trop d'intérêt, Léo, pour ne pas m'enquérir de ce qui peut te rendre triste et soucieux.

—Et si je n'ose souvent parler, c'est que je crains de t'importuner par mes aveux.

—Mais tu le sais, Léo, je t'aime, et nul autre que toi n'a pu ni ne pourra s'emparer des trésors d'amour cachés au fond de mon cœur.

—Tout m'invite à te parler aujourd'hui : la nature même semble s'être faite belle pour nous montrer l'amour sous les plus riantes couleurs.

—Tu m'aimes aussi, n'est-ce pas, Léo ? Eh bien ! tu accompliras le rêve que j'ai formé à ton égard, et tu ne laisseras pas mes illusions s'évanouir en me faisant traîner une vie misérable et brisée.

—Jusqu'ici, je t'ai été fidèle, je te le serai toujours, quand nous serons éloignés même, si tu veux bien l'être pour moi.

—Léo ! Léo ! ce seul mot me ravit l'âme, me donne le courage et la consolation quand je sens l'ennui m'envahir et me presser le cœur comme dans un étou.

—Je ne dirai pas ce que j'éprouve à ta vue, tu le constates à ma figure épanouie sous ton tendre regard.

—Quand, éloignée de toi, et seule avec ma peine amère, je cherche un adoucissement à mes souffrances, je prononce tout bas ton nom chéri, me rappelant avec bonheur nos doux entretiens, je sens alors la joie inonder mon âme, et ma figure s'illuminer comme sous l'action du feu de ton regard.

Elle allait continuer, les larmes dans la voix, et tremblante de tendresse et d'émotion au récit de son amour longtemps caché quand Léo, les yeux rougis de larmes, l'interrompit d'une voix tremblante, entrecoupée de sanglots.

—Assez, assez Blanche, je t'en supplie... Je suis content de mêler mes larmes aux tiennes, mais ne nous laissons pas aller avec tant d'abandon à tout ce que notre cœur peut nous dicter.

—Nous ne sommes pas venus ici pour pleurer, mais bien pour ravir nos affections dans la même flamme, et jouir à notre aise du calme et du repos que procure la nature à cette heure.

—J'ai été sensible,—tu l'as vu par mes larmes—aux bonnes paroles que tu m'as données.

—Je n'ai pas besoin non plus de t'exprimer l'amour que j'ai pour toi.

—Tu es ma joie, mon espoir. Je ne vis que pour toi, car privé de ton amour, la vie me serait un fardeau.

—Lorsque pour la première fois, j'éprouvai le besoin de te dévoiler le secret de mon cœur, je sentis alors

en moi comme une nouvelle vie tout ensoleillée d'amour et d'espérance.

—Ne me demande pas, Blanche, si je te serai fidèle, tu connais tout aussi bien que moi le fond de mon cœur, et jamais, je puis le dire, l'amour ne m'est apparu sous plus belles couleurs, que le jour où j'eus le bonheur d'être initié aux plus intimes secrets de ton âme.

—Et quand plus tard je devrai, comme tant d'autres peut-être, subir le poids d'une absence cruelle, mais nécessaire, ma plus grande consolation sera la pensée de me savoir aimé, et la promesse de fidélité que tu m'as donnée il n'y a qu'un instant.

—Néanmoins, quel que soit le sort que l'avenir me réserve, ton souvenir me suivra dans la tombe.

—Maintenant, partons mignonne, il se fait tard ; nous reviendrons de temps à autre en ce lieu nous entretenir de nos amours.

Et, comme sceau de leur entretien, les jeunes gens échangèrent un baiser, et reprirent joyeux leur route à travers le bocage.

Paul Iury

LÉGENDES HONGROISES

LE COURS DE LA TISZA

Le monde entier était créé, les montagnes, les vallées, les grands fleuves, les rivières, tout était bien à sa place ; il ne restait plus auprès du créateur que la Tisza.

—Qu'allons-nous faire de toi, pauvre oubliée ? dit le bon Dieu.

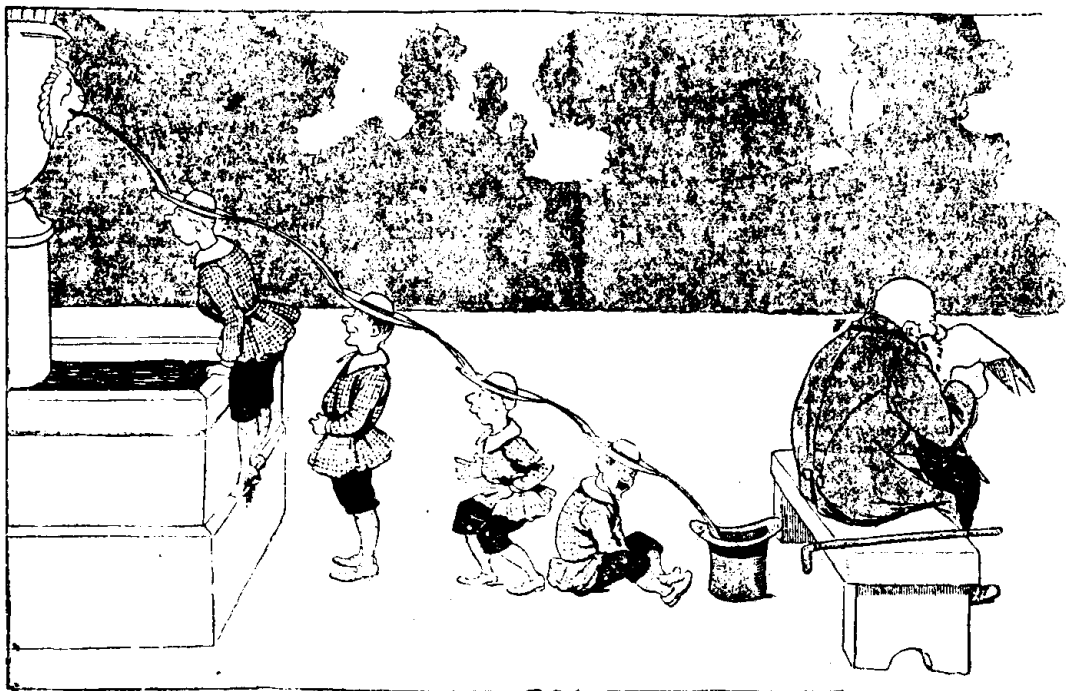
—Confiez-la moi, mon Père, dit Jésus, je la mettrai en bon chemin.

Jésus saisit une charrue en or à laquelle il attela un âne, il les envoya sur la terre et dit à la Tisza de suivre le sillon que tracerait la charrue. Ainsi fut fait, les eaux de la Tisza remplirent le sillon tracé par la charrue ; seulement, les champs étaient couverts de charbons, et l'on sait que l'âne en est très amateur ; comme de plus, il avait faim, il allait d'une touffe de la planet épineuse à l'autre, entraînant la charrue, tantôt à droite, tantôt à gauche, loin de la ligne droite. Et voilà pourquoi le cours de la Tisza est si capricieux, pourquoi ses eaux ont des détours aussi gracieux qu'imprévus.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française

CHUTE D'EAU



Les chutes de Montmorency, détournées par l'électricité... des gamins.—C'est le vieux Pantoute qui ne sera pas fier en voyant son chapeau !